

## L'EXPLOITATION DES ANCIENNES MINES DE PLOMB DE LA RÉGION DE SAINT-JULIEN-MOLIN-MOLETTE

À l'extrémité orientale du massif du Pilat, il existe près de Saint-Julien-Molin-Molette une étonnante concentration d'une vingtaine de filons métallifères à prédominance de minerai de plomb. Ce minerai a trois dénominations. En termes techniques, c'est du SULFURE DE PLOMB. Il s'appelle également GALÈNE (utilisé avant la guerre de 1914 pour les postes de la T. S. F.). Sa troisième appellation est ALQUIFOUX, un mot qui figure au dictionnaire. C'est ainsi que le dénommaient les potiers. Après l'avoir réduit en poudre ils le délayaient avec de l'eau et de la bouse de vache, et ils l'appliquaient sur les poteries. Celles-ci subissaient une cuisson modérée et le sulfure en fondant glaçait la poterie. Le rôle de la bouse était d'éviter l'oxydation en cours de cuisson. Cette technique était bien connue des potiers gallo-romains, nombreux et appréciés dans la région de Saint-Julien dès les premiers siècles de notre ère, ce qui tendrait à prouver qu'ils exploitaient déjà les gisements à cette époque. En fait, les filons plombifères avaient été découverts à l'occasion de travaux de culture, et depuis longtemps les gens du pays extrayaient du minerai, à seule destination des potiers.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'importance de cet ensemble attira l'attention d'un maître mineur autrichien qui en entreprit l'exploitation : François Kayr de Blumenstein. Qui était cet homme ? Né à Innsbruck, dans le Tyrol, il rencontra en 1702 le Maréchal de Villeroi, retenu prisonnier de guerre en Autriche après la défaite de Crémone. Le Maréchal apprécia l'esprit de ce jeune homme, alors âgé de 24 ans. Il en fit son secrétaire, et le ramena avec lui en France. Blumenstein, naturalisé Français, épousa une lyonnaise. Un jour un apothicaire lui montra un échantillon d'alquifoux venant de Saint-Julien-Molin-Molette. Blumenstein, ayant un certain savoir en minéralogie, apprécia la teneur en plomb. Il vint se rendre compte sur place, puis partit en Angleterre pour y apprendre la façon de cuire le minerai pour en obtenir le maximum de plomb, un procédé alors inconnu en France.

De son côté le duc de Villeroi lui obtint la concession des mines de Saint-Julien pour une période de 20 ans. En même temps, le régent Philippe d'Orléans l'autorisa à construire les fourneaux nécessaires à la fusion du métal. Mais Blumenstein se heurta à l'opposition des gens du pays, qui ne croyaient pas en la teneur en plomb de l'alquifoux. Il fallut une expérimentation menée sur le terrain par l'abbé Terrasson, de l'Académie des sciences. Toutefois, Blumenstein fut tenu de continuer à alimenter les potiers en minerai. Ce fut, à l'époque pour notre région, un événement marquant. Le début de cette exploitation remonte à l'an 1717, et elle se poursuivit jusqu'en 1831. L'extraction de ce minerai entraîna des travaux de terrassement considérables ; elle se faisait par puits et galeries. Sa production atteignit approximativement 9000 tonnes de minerai, qui eurent deux destinations : 1000 tonnes furent livrées aux potiers qui s'en servaient pour le vernissage de leurs poteries, et les 8000 autres tonnes, après réduction et fusion, produisirent à peu près 28000 quintaux de plomb.

En divers endroits, ces filons affleuraient le flanc de la montagne. Blumenstein les exploita en y creusant des puits et des galeries. Ces dernières avaient environ 2 m de hauteur pour 1 m de largeur. Elles servaient à la fois à accéder aux puits, à sortir le minerai, et à évacuer les eaux d'infiltration. Leur longueur variait selon les filons. La plus longue fut celle de La Pauze (au nord-est de Colombier), qui s'étirait sur presque 1 km, en passant à 90 m sous la crête de la montagne. Les filons étaient très étroits, 50 à 60 cm pour les meilleurs. Le filon de La Pauze, le premier exploité, fut le plus important. Suivaient ceux d'Éteize et de Broussin.

L'effectif du personnel était fluctuant. Il y eut jusqu'à 120 ouvriers. Le directeur était français ainsi que le personnel secondaire, mais les mineurs et les piqueurs, surtout au cours des premières années, étaient des ouvriers qualifiés venant de la Saxe ou du Tyrol. Beaucoup restèrent dans la région

où ils ont encore de la descendance. Les conditions de travail étaient évidemment à la mesure des moyens de l'époque.

Le minerai, sorti des galeries, était trié sur place à la main, et dégagé au marteau de la gangue de roches impures qui l'enveloppaient. La fonderie où il était ensuite transporté était à Saint-Julien-Molin-Molette, au bord du Ternay. À son arrivée, le minerai était d'abord pulvérisé à l'aide d'un concasseur à pilons, qu'on appelait bocambre. Puis il fallait le laver à l'eau courante pour finir d'éliminer la gangue, la séparation étant facilitée par la différence de densité. Venait ensuite le passage dans un four pour ramollir le minerai et en éliminer le soufre, opération qui le transformait en oxyde de plomb. À nouveau concassé, il était fondu au charbon de bois dans un « four à manche » dont le foyer était activé par des soufflets que le Ternay entraînait à l'aide d'une roue à eau. Le minerai ne rendait que 35 à 40 % de plomb, contre 55 % avec les procédés actuels. Le plomb sorti de la fonderie était transporté jusqu'au port de Saint-Pierre-de-Bœuf, puis jusqu'à Lyon par bateau, où se trouvait un entrepôt.

François de Blumenstein mourut en 1739 âgé de 61 ans. Son fils aîné Étienne lui succéda à la tête de l'exploitation, qui outre Saint-Julien comptait des gisements près de Vienne (Isère) et à Saint-Martin-la-Sauveté (Loire). Étienne passa plusieurs années à étudier à l'école des mines de Freiberg, en Saxe, et à se former dans divers centres miniers d'Allemagne. La concession de Saint-Julien, d'abord renouvelée tous les 20 ans, le fut ensuite pour 50 ans. En 1796 Jean-Baptiste (troisième génération des Blumenstein) succéda à son père. L'entreprise continua, mais à partir de 1815 elle se dégrada avec l'épuisement des filons, et également en raison de la concurrence des mines espagnoles. Après avoir constitué la toute première production de plomb en France, l'exploitation fut arrêtée en 1831.

Il ne reste rien aujourd'hui de la fonderie. Par contre les terrassements des mines sont parfaitement repérables. Ce sont des nappes terreuses ayant une végétation atrophiée, voire inexistante. Ces crassiers s'appellent des « haldes ». On peut en dénombrer 17, certains ont une ampleur considérable. À plusieurs reprises des sondages furent effectués pour tester l'état des filons, la dernière fois en 1980, mais ces prélèvements ne furent pas satisfaisants et l'idée de réexploiter les gisements fut définitivement abandonnée.

*Ce texte est un résumé de deux articles d'Emmanuel Bouttet, parus dans la revue « Dan l'tan », publiée par l'Association « Visages de notre Pilat », Pélussin.*